

L'Ank

L'Ank 25 Nov. 56
André Gide et l'U.R.S.S.

18

J'ai sous les yeux les nombreux articles qui ont déjà été consacrés au récent livre d'André Gide « Retour de l'U.R.S.S. » (Gallimard, édit.). Sauf un ou deux où s'étalent inintelligence et mesquinerie, ils font honneur à la presse française, dans ce qu'elle prend de meilleur à la liberté : le droit d'exercer une critique sereine, la passion de l'idée pour l'idée. Et cette aisance de la critique est, à elle seule, une illustration de cette phrase de Gide : « Rien de tel qu'un séjour en U.R.S.S. (ou en Allemagne, il va sans dire) pour nous aider à apprécier l'inappréciable liberté de pensée dont nous jouissons encore en France, et dont nous abusons parfois. »

Cette attitude de compréhension est peut-être une coquetterie de la part des commentateurs de Gide. Celui-ci avait, en effet, prévenu ses lecteurs : « Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis vont prétendre tirer de mon livre. » Aussi bien M. Jean Vignaud a pris le parti d'écrire, très justement : « Le Retour d'André Gide est le récit d'une déception et non d'un reniement. »

Je dirai pourquoi nous estimons n'avoir pas à triompher des aveux que nous apporte cette grande désillusion. Auparavant, je veux noter une réflexion qui n'a pas été relevée par les critiques de Gide, comme elle semble d'ailleurs avoir échappé à la plume de l'auteur des *Nourritures Terrestres*. Elle vient en incidente à propos du réveil des instincts bourgeois dans la classe dirigeante des Soviets. Le voyageur qui l'a couchée sur son carnet ne l'a pas jugée tellement importante, puisqu'il s'en est débarrassé entre des parenthèses. Cependant, elle éclaire pour moi tout le livre et si j'avais à lui donner une conclusion, ce serait celle-ci :

« La réforme de l'homme, s'écrie Gide, ne peut se faire uniquement par le dehors. »

La voilà la déception, qui l'a ramené en France plein d'amertume et paraît avoir brisé son élan. Et pourtant il écrit au début de ces pages désenchantées : *« Qui dira ce que l'U.R.S.S. a été pour nous ? Plus qu'une patrie d'élection : un exemple, un guide... Il était donc une terre où l'utopie était en passe de devenir réalité. »* Mais, après avoir parcouru cette terre en tous sens, le pèlerin de l'utopie s'assoit au bord de la route et, dans les signes qu'il inscrit sur le sable avec son bâton, il se reprend à dessiner le rêve éternel qu'il n'a pas trouvé réalisé. Et cette plainte lui échappe : *« Ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même : c'est exactement ce que nous ne voulons pas. »*

La réforme de l'homme ne peut se faire uniquement par le dehors. Cette vérité, André Gide la retient au passage une seconde, mais il ne s'aperçoit pas qu'elle est la pensée-témoin, au regard de laquelle transparait la contradiction interne de son expérience. Ce qu'il continue d'admirer en U.R.S.S., ce sont les réalisations matérielles, la beauté et la santé de la jeunesse; ce qu'il dénigre, c'est le rendement médiocre des travailleurs, la mauvaise qualité des produits fabriqués et de la nourriture. Puis il s'étonne que la dictature ait nivelé les cerveaux, le culte rendu à Staline le scandalise, il réproouve la renaissance de l'égoïsme social. Son erreur, c'est de vouloir établir une équation entre le physique et le moral. Les « parcs de culture » sont admirables, un peuple sain y prend ses ébats en liberté... Mais, allons au fond des âmes. *« Je doute, écrit-il alors, qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. »*

Sa rancœur va d'abord frapper Staline. Mais il se rend compte qu'il serait excessif d'incriminer le seul potentat. *« Si ce n'est pas Staline, alors c'est l'homme, l'être humain qui déçoit. Ce qu'on tentait, que l'on voulait, que l'on se croyait tout près d'obtenir, après tant de luttes, tant de sang versé, tant de*

larmes, c'était donc au dessus des forces humaines ? »

André Gide ne veut plus savoir que pour aller au delà des forces humaines il ne suffit pas de faire confiance à l'homme seul, et encore moins à la transformation des seules conditions matérielles de la vie. Le ferment divin qui pourrait porter l'homme en avant, il en nie obstinément l'existence.

Seulement, qu'on y prenne garde. Dans les régressions et les déviations que Gide a constatées en U. R. S. S., certains célèbrent déjà la victoire d'un retour à l'humain. Mais dans cet humain, l'on trouve le pire et le meilleur. C'est bien cela l'homme, dira-t-on. Oui, sans doute, mais allons-nous nous réjouir de ses erreurs autant que de ses repentirs ?

Dans les reproches que le grand écrivain communisant fait aux Soviets, il y a leur tentative de restauration de la famille, après vingt ans de révolution « anti-bourgeoise ». Ici nous plaignons Gide de ne pas apercevoir les conséquences effroyables de son non-conformisme. Il en donne d'ailleurs d'autres exemples encore plus répréhensibles. Mais dans ce « retour à l'humain », il n'y a pas que du bon, nous l'avons dit. Devant l'orgueil de classe qui se redresse invaincu dans la Russie nouvelle et qui affecte les élites, allons-nous crier bravo ? Devant la dureté des rapports entre supérieurs et inférieurs, devons-nous nous réjouir comme d'une victoire du bon sens traditionnel ? Devant le chauvinisme et l'impérialisme russes qui se substituent au messianisme révolutionnaire, pouvons-nous, sans mélange d'inquiétude, saluer la résurrection de l'éternelle Russie ?

Bien sûr, nous retrouvons l'éternelle carapace dont le péché originel a revêtu les immenses, les intactes possibilités de l'homme et que seule la Grâce arrive vraiment à percer. Mais l'attitude du chrétien devant le péché serait un scandale, si elle devait être triomphante. Il n'y a pas non plus de plaisir à prendre devant le spectacle d'une déception sincère, d'une désillusion sans espoir. La leçon de l'échec des autres, elle ne doit servir qu'à nous-mêmes. Puisque nous savons que nous sommes les seuls à posséder le ressort des véritables réussites, pourquoi avons-nous si souvent trahi ? La leçon, c'est que nous devons faire mieux que nous n'avons fait...

Louis TERRENOIRE.